

LETTRE DE M. F. COILLARD

Léribé, le 12 novembre 1879.

Messieurs du Comité et Amis des Missions,

Que n'ai-je pu sténographier mes pensées et vous communiquer les transports de ma joie, quand j'ai appris que le déficit était enfin comblé ! Quel soulagement ! quel repos d'esprit ! Dieu soit loué ! Sachez-le, bien-aimés en Christ, les efforts que vous avez faits, les sacrifices que vous vous êtes imposés pour remettre à flot la barque de la Mission française, nous ont fait du bien et ont relevé notre courage. C'est avec un intérêt tout particulier que nous parcourions la liste des dons qui paraît mensuellement sur la couverture du « Journal. » Oui, croyons-le, le Seigneur a encore en réserve des bénédictions pour nos chères Eglises, et du travail pour nous. Se pourrait-il que ce bel élan se ralentit ? Se pourrait-il que ce ne fût qu'une étincelle, et une étincelle qui n'aurait lui dans l'obscurité de notre découragement et de notre manque de foi que pour nous confondre en nous montrant ce que nous pourrions faire si nous avions plus de vie ! Non, mille fois non. Il faut que, nourrie de l'esprit même de notre divin Maître, cette flamme nous embrase, consume en nous tout ce qu'il y a encore de mondanité, d'égoïsme et d'idolâtrie, et nous pousse à faire plus, toujours plus, toujours et beaucoup mieux.

L'esprit de conquête, c'est le principe vital de l'œuvre des Missions. L'Eglise de nos jours l'a bien compris, et aucune partie du monde n'offre un spectacle plus saisissant d'émulation, d'initiative et de zèle que notre « ténébreux Continent. » Sans doute, la science, par l'intrépidité de ses explorateurs, donne une forte impulsion à ce mouvement. Mais, disons-le à la gloire de Dieu, les chrétiens d'Angleterre et d'Amérique ne se montrent ni moins intrépides, ni moins dévoués que les géographes et les commerçants. Les grandes

entreprises missionnaires de la région des lacs et du Congo en sont des preuves éclatantes. Nos amis de la Mission américaine de Natal se préparent à commencer quelque part dans l'intérieur une mission comme la nôtre, c'est-à-dire avec une forte proportion de l'élément indigène. Et pour cette entreprise, m'écrivent-ils, ils ont à leur disposition un legs de près d'un million de dollars ! Près de 5,000,000 de francs !... Et nous, serions-nous des contemplateurs oisifs de tout ce qui se fait de grand et de noble de nos jours ? N'aurons-nous pas une part, quelque humble qu'elle soit, dans l'évangélisation de l'Afrique centrale ? Ne pourrions-nous pas dès maintenant créer un fonds spécial pour cette Mission nouvelle ?... Commençons par là. Ne demandons pas à de jeunes serviteurs de Dieu de se dévouer à une œuvre pour laquelle nous n'avons à offrir que de bonnes intentions et un stérile enthousiasme. S'ils donnent leurs vies, qu'ils trouvent que vous les avez déjà devancés en donnant de votre aisance ou de votre pauvreté, non par acquit de conscience ou des motifs purement humains, mais par un amour profond pour le Sauveur « qui étant riche s'est fait pauvre pour nous, afin que par sa pauvreté nous fussions rendus riches. »

Vous aurez appris, par la voie officielle, la décision de notre Synode au sujet de la Mission nouvelle qui nous préoccupe. L'urgence de cette œuvre semble s'imposer à tout le monde. On se le dit, on se le répète, il faut aller de l'avant. Tout nous y pousse. Mais on sent en même temps qu'une telle œuvre ne doit pas être entreprise à la légère. La question demande à être sérieusement étudiée sous toutes ses faces et nos plans bien mûris. Il faut qu'il y ait entre nous tous une entente parfaite pour éviter les entraves et les désappointements. Aussi a-t-on pensé qu'au lieu de repartir de suite pour les régions du Zambèze, comme j'en sollicitais l'autorisation, il valait mieux que je visitasse d'abord la France. Cette décision nous eût fait, à ma femme et à moi, une vive peine, si nous n'avions été témoins du bon

esprit et de la parfaite harmonie qui ont régné dans toutes les discussions du Synode. La perspective de nouveaux délais et la pensée que les Jésuites peuvent nous prévenir dans ces régions nous attristent et nous inquiètent. D'un autre côté, nous craignons de devancer « l'heure du Seigneur, et de courir avant d'être envoyés. » Nous allons donc en France, comme nous serions allés au Zambèze, sous l'empire d'un sentiment de devoir, et dans un esprit d'obéissance.

Le Seigneur nous montre si clairement le chemin, qu'il ne nous est pas permis d'hésiter. Nos amis Dormoy sont déjà ici pour prendre notre place ; nos gens leur ont fait un accueil cordial et feront de leur mieux pour leur rendre la tâche facile. Il y a un excellent esprit depuis quelque temps dans le troupeau et, si je ne me trompe, des symptômes de réveil. Les visites de plusieurs amis, particulièrement celles de mesdemoiselles Miriam et Louise Cochet et de mademoiselle Malan, ont fait beaucoup de bien ; pour nous ç'a été un rayon de soleil.

Nous sommes donc de nouveau absorbés par des préparatifs de départ, et dans quelques jours nous serons en wagon, tournant nos visages vers la colonie du Cap. Une épizootie nous barre le chemin de Natal ; cause de regrets pour les amis qui nous y attendaient et pour nous-mêmes. Des raisons de santé nous obligent à partir sans plus de délai ; j'aurais voulu visiter tout mon district et nos annexes ; j'ai dû par prudence y renoncer. C'est un grand chagrin pour moi. Je redoute le voyage qui est devant nous ; je redoute non moins notre retour en Europe. Après vingt-deux ans de vie missionnaire, mes goûts me pousseraient plutôt vers les déserts et parmi les sauvages. Mais voilà, en Europe comme en Afrique, nous serons au service de notre Roi, ce qui nous importe avant tout, c'est l'obéissance, et pour le reste, il l'a dit lui-même, *sa grâce nous suffit !*

Votre bien dévoué,

F. COILLARD.